

33. Y. 19. LES
MALHEURS
DE
L'AMOUR.
PREMIERE NOUVELLE.
ÉLÉONOR D'YVRE'E.



Suivant la Copie imprimée à Paris,

A LA HAYE,

Chez { ESTIENNE FOULQUE,
ET
LOUIS VAN DOLE.

à la Cour à l'Enseigne du Port-Royal.

M. DC. LXXXVIII.

Éléonor d'Yvrée Les Malheurs de l'amour

Catherine Bernard



Estienne Foulque & Louis Van Dole, À la Haye, 1688

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

Préambule

À madame la Dauphine

Avertissement

Éléonor d'Yvrée

Les malheurs ou l'Amour engage
Sont icy si bien peints & d'un air si touchant
Que pour un Cœur qui cherche à vaincre son penchant,
Ce livre est d'un parfait usage
Mais il faudroit ami Lecteur,
Pour profiter de cét Ouvrage
N'en avoir jamais vû ^[1] l'Auteur.

1. [↑] Qui est une belle fille.

À MADAME
LA
DAUPHINE

Madame,

Vous avez eû la bonté de me permettre de vous dedier cette petite Nouvelle, mais je tremble quand il s'agit de vous la presenter, & la delicatesse de vôtre goût me donne autant de crainte, que vôtre auguste Personne m'inspire de respect. Quoy qu'il semble que ce ne soit pas une grande loüange pour une Princesse de vôtre rang, que celle d'avoir du discernement pour les Ouvrages de cette espece, il est cependant vray que c'est une superiorité d'esprit, qu'il est agreable d'avoir, quand on est deja au dessus des autres par toutes sortes d'endroits, & ce merite n'a jamais été negligé que de celles qui n'y pouvoient pretendre. Il est bien juste, Madame, que ceux qui se mellent d'écrire, vous consacrent leurs Ouvrages, puis que vous leur faites l'honneur de vous y amuser quelquefois ; & pour moy, si la crainte de ne pas meriter la gloire de vôtre Approbation m'a arrestée, elle cede enfin à l'empressement de vous marquer mon zele, & de vous assurer que je suis avec le plus profond respect,

MADAME,
Vôtre tres-humble & tres-obeïssante Servante.
E. BERNARD.

AVERTISSEMENT.

Le peu de Romans que j'ai lûs, m'ont donné une idée generale des sentimens du cœur, & sur cette idée, j'ay entrepris de faire de petites Nouvelles. La lecture de ces fortes d'Ouvrages est, ce me semble, plus agreable, que dangereuse. L'on y voit toûjours le bien & le mal dans un certain jour qui donne de l'éclat à l'un, & qui fait éviter l'autre. Cependant j'ay crû que ce n'estoit pas assez, & qu'on pouvoit faire tirer aux Lecteurs une autre forte d'utilité des Nouvelles & des Romans. Je conçois tant de déreglement dans l'amour même le plus raisonnable, que j'ay pensé qu'il valoit mieux presenter au Public un Tableau des Malheurs de cette passion, que de faire voir les Amans vertueux & delicats, heureux à la fin du Livre. Je mets donc mes Heros dans une situation si triste, qu'on ne leur porte point d'envie. Si cette Nouvelle réussit, j'en donneray de plus amples sous le même Titre.

LES MALHEURS
DE
L'AMOUR.
PREMIÈRE NOUVELLE.

ÉLÉONOR D'YVRÉE.

Quoy que l'Empereur Henry II fust le plus juste & le plus puissant de tous les Princes qui jusque là étoient parvenus à l'Empire, ses États ne laisserent pas d'estre troublez par beaucoup de Guerres ; sa douceur & sa moderation lui firent autant de Rebelles, qu'un Gouvernement trop rigoureux lui en auroit peut-estre fait. Le Marquis d'Yvrée fut un de ceux que les bontez de cet Empereur mirent le plus en estat de former un Party contre lui. Comme l'Empire n'étoit composé que de Nations nouvellement reconquises, on étoit tôûjours à la veille de voir des remuëmens. L'Empereur entretenoit des Armées sur pied pour remedier promptement aux desordres qui pouvoient naître, & le Marquis d'Yvrée, qui avoit le commandement de ses Troupes dans la Lombardie, se servit pour ébranter sa Couronne, des moyens que ce Prince employoit pour la maintenir.

Avec de l'ambition, de l'esprit, & du courage, ce Capitaine ne trouva rien de difficile. Il gagna le cœur de ses Soldats par son adresse & par sa liberalité, & il fit tant qu'il leur persuada de le proclamer Roi d'Italie ; mais il ne fut pas longtems sans recevoir la peine de son crime. L'Empereur se fit justice par ses armes, & le vainquit en trois Batailles.

Le Marquis d'Yvrée se trouvant sans aucune ressource, se condamna lui-même à passer le reste de ses jours dans un Monastere à Besançon, où il trouva une retraite seure. Sa Femme ne put soutenir la nouvelle de ses disgraces, la fièvre lui prit d'une maniere qui lui fit sentir qu'elle en mourroit. Elle avoit un Fils & une Fille ; & elle envoya son Fils, qui n'avoit que huit ans, au Comte de Retelois. Ce Comte avoit été Ambassadeur pour le Roi de France vers l'Empereur, & à cette occasion ayant connu le

Marquis d'Yvrée, il avoit toujours été depuis si solidement son Amy, qu'il avoit recherché tous les moyens de lui en donner des marques. Il reçut cet Enfant d'une maniere qui fit connoître que les infortunes du Marquis avoient encore augmenté l'amitié qu'il avoit pour lui. La Marquise d'Yvrée laissa sa Fille âgée de quatre ans, à la Duchesse de Misnie & à la Comtesse de Tuscanelle, ses Amies particulieres, qui étoient alors en Italie où elle s'étoit cachée. Elle leur dit qu'elle ne choisiroit point entre elles une protectrice pour sa Fille ; qu'elle la mettoit entre les mains de l'une & de l'autre, qu'en l'état où ses malheurs l'avoient reduite, c'étoit le seul gage qu'elle leur pût donner de son amitié, & elle mourut avec toute la tranquillité d'une personne accablée d'afflictions, qui ne regarde la mort, que comme la fin d'une vie infortunée.

Ces deux Amies se disputèrent d'abord l'avantage de conserver chez elles un dépôt si précieux. Cependant comme la Duchesse de Misnie étoit obligée de retourner à Bamberg, séjour ordinaire de l'Empereur, elle laissa d'abord Eleonor, (c'étoit le nom de la Fille du Marquis d'Yvrée) à la Comtesse de Tuscanelle, qui alloit à une maison de campagne. On avoit de grandes raisons de cacher cette Fille. Les Allemans conservoient pour le nom d'Yvrée une affection qui avoit obligé l'Empereur à faire chercher ce Marquis dans tous les lieux où l'on pouvoit soupçonner qu'il se fût retiré, & malgré sa clemence, la politique l'auroit obligé à s'assurer de ses Enfants. On fit courir le bruit qu'ils étoient morts. On dit même à Eleonor qu'elle n'avoit plus de Frere, pour éviter les questions qu'elle faisoit tous les jours, sur les choses qui le regardoient, & pour lui ôter l'envie de le voir. Ainsi la Duchesse de Misnie, & la Comtesse de Tuscanelle étoient seules instruites d'un secret qu'elles ne jugeoient point être prejudiciable à l'Etat, & qui étoit dû à l'amitié qu'elles avoient eue pour la Marquise d'Yvrée.

La Comtesse de Tuscanelle eut Eleonor chez elle assez longtems, & elle étoit digne par sa douceur & par sa générosité, d'être protectrice d'une Fille si infortunée. Quoiqu'elle la fît passer pour une personne de mediocre naissance, elle la traitoit avec beaucoup d'amitié, & avec une extrême distinction. Matilde qui étoit la Fille de cette Comtesse, étoit de l'âge d'Eleonor. Elles étoient toutes deux parfaitement aimables, & elles s'attachèrent l'une à l'autre de cette amitié de l'enfance, qui ayant plus d'innocence & plus de sincérité que les autres amitez, a aussi plus de durée.

La Duchesse de Misnie étant demeurée veuve de bonne heure, n'étoit occupée que de l'éducation de son Fils, qu'elle avoit mis auprès de l'Empereur, de sorte qu'elle étoit souvent à Bamberg ; mais elle ne laissoit pas de demeurer quelquefois à une maison de campagne, qu'elle avoit à quatre lieuës de là. La Comtesse de Tuscanelle en avoit une peu éloignée de la sienne. Elle y amena Eleonor, & lors qu'elle alloit à la Cour, elle prenoit le temps que la Duchesse n'y étoit pas, afin de la lui laisser.

La Comtesse & la Duchesse étoient Amies particulieres. Elles ne vouloient voir personne lors qu'elles étoient en leurs maisons de campagne, & le Duc de Misnie y alloit seulement faire visite à sa Mere, & à la Comtesse, qui étoit dans une trop grande liaison avec elle, pour ne s'attirer pas les soins de ce Duc. Il vit Eleonor chez l'une & chez l'autre, & il ne fut pas long-temps sans remarquer qu'elle feroit d'une admirable beauté. Quoi qu'il la crût d'une naissance beaucoup inferieure à la sienne, & qu'il eût cinq ou six années plus qu'elle, il lui marquoit les mêmes égards que si elle eût été dans un âge plus avancé, & qu'il l'eût connue pour la Fille du Marquis d'Yvrée. Il envisageoit avec plaisir qu'elle feroit parfaitement belle dans peu de temps, & il sentoit un commencement d'amour, qui étoit fondé sur les charmes qu'elle devoit avoir, autant que sur ceux qu'elle avoit déjà.

De son côté, elle avoit une sensible joye de voir les yeux de ce Duc appliqués sans cesse à rencontrer les siens. Elle sentoit, pour ainsi dire, qu'elle étoit trouvée belle, avant que de sçavoir qu'elle l'étoit. D'abord il sembloit qu'elle cherchât les regards du Duc de Misnie ; mais enfin elle commença à les éviter, & il s'aperceut par là qu'elle les avoit entendus.

Eleonor se fit un sujet de chagrin, de penser que le Duc de Misnie croyoit peut-être lui faire honneur en lui rendant quelques soins, & elle pria Matilde, à qui elle avoit découvert le secret de sa naissance, de l'apprendre aussi au Duc. Il fut charmé de cette connoissance, bien plus, parce qu'il la devoit à Eleonor, que parce qu'il apprenoit que cette belle Personne étoit plus digne de lui. Enfin il lui declara sa tendresse, qui avoit déjà fait beaucoup d'impression sur elle. Leur liaison étoit presque toute formée, & ils n'avoient plus qu'à se dire qu'ils s'aimoient, quand ils se le dirent.

L'inclination qu'Eleonor sentoit dans son cœur, ne diminueoit point la tendresse qu'elle avoit pour Matilde. Au contraire cette Amie lui devint en quelque façon necessaire. Elle lui parloit de son Amant, quand elle ne le

voyoit pas, & son amitié n'en devint que plus ardente, parce qu'elle étoit utile à son amour. Matilde entroit aussi dans leurs entretiens, du consentement de l'un & de l'autre. Ces conversations étoient assez dangereuses pour une jeune personne. Elle vit la différence de leur état & du sien ; elle conceut le plaisir qu'il y avoit d'être aimée ; & enfin elle commença à sentir son indifférence, & à la trouver triste & désagréable.

Il lui sembloit qu'elle n'auroit pas voulu ôter le Duc de Misnie à Eleonor, mais elle souhaitoit de trouver un Amant comme lui, & elle sentoit, que s'il ne lui avoit pas précisément ressemblé, il ne lui auroit pas plu. Ce sentiment ne lui donna d'abord qu'une mélancolie qui ne laissoit pas d'avoir sa douceur, mais lors qu'elle vint à en connoître la nature, elle en eut une douleur très-vive.

Eleonor & le Duc de Misnie n'en soupçonnoient point la cause. Le Duc étoit trop occupé de sa tendresse, pour démêler celle de Matilde, & Eleonor n'étoit pas assez habile, pour examiner les sentimens d'autrui ; à peine connoissoit-elle les siens.

La Duchesse de Misnie s'aperceut avec chagrin de l'inclination de son Fils pour Eleonor. Il pouvoit prétendre aux plus grands Partis de la Cour, & aux plus hautes Alliances. Elle conceut que l'amour nuiroit à la fortune de ce Fils, & fit dessein d'emmener Eleonor en Misnie, où elle étoit obligée d'aller passer une année. La Comtesse de Tuscanelle qui alloit plus souvent à la Cour qu'elle n'avoit accoutumé, parce que le Comte son mari avoit obtenu depuis peu de temps une des premières Charges de l'Empire, ne s'opposa point à ce voyage, & la Duchesse crût, que puis que son Fils étoit obligé de demeurer auprès de l'Empereur, l'absence détruiroit sa passion qui ne faisoit que de naître.

Ce fut là que commença le malheur de ces Amans. Cependant ils ne s'aperceurent point qu'on avoit eu intention de les séparer, parce que la Duchesse de Misnie ne s'en étoit expliquée avec personne, & qu'elle sçavoit si bien dissimuler, que l'on ne connoissoit ses desseins, qu'après qu'ils avoient réussi. Comme il lui étoit aisé de juger, qu'Eleonor avoit appris sa naissance au Duc, elle lui en fit confidence, tant pour le prévenir sur les raisons qu'elle avoit de l'éloigner de Bamberg, que pour l'obliger davantage à garder le secret. Enfin elle crut pouvoir s'emparer de son esprit par cette confiance apparente, & se rendre moins suspecte sur les avis qu'elle seroit

peut être un jour obligée de lui donner contre Eleonor, si sa passion continuoit.

Le Duc comprit par toutes les mesures que sa Mere prenoit pour cacher Eleonor, qu'il n'étoit pas temps de lui avouer qu'il aimoit cette belle Personne. Il combatit néanmoins les raisons de son départ avec une chaleur que la Duchesse feignoit de ne point remarquer, & dont il ne s'appercevoit pas lui-même. Ce fut en vain qu'il les combatit, & il falut dire adieu à Eleonor. Vous partez, lui dit-il, & quand reviendrez-vous ? Peut-être ne m'aimerez-vous plus. Je ne sçai pourquoi je l'apprehende ; si je vous voyois, je ne craindrois rien ; je craindrai tout ; quand je ne vous verrai point. Helas ! lui dit Eleonor, à quoi me faites-vous son ger ? Vous changerez peut-être plutôt que moi ; mais je ne sçaurois m'affliger de rien, que de ne vous voir pas.

Quoi qu'Eleonor se crût épuisée de douleur, elle trouva encore des pleurs à répandre, lors qu'elle dit adieu à Matildé. Elles s'embrassèrent, & jetterent un torrent de larmes. Eleonor sembloit prévoir que ce seroit pour la dernière fois qu'elle seroit contente de l'amitié. Ce que Matilde avoit dans le cœur, pouvoit l'empêcher de faire son devoir à l'égard de son Amie ; cependant l'extrême tristesse où elle la voyoit plongée, ne laissa pas dans ce moment de l'attendrir.

Eleonor partit avec la Duchesse de Misnie, & Matilde espera que cette absence donneroit quelque trêve à ses maux ; mais le Duc qui la voyoit souvent, l'entretenoit toujours de sa Maîtresse ; même il lui en parloit avec plus d'amour que jamais, parce qu'il n'avoit qu'elle à qui en parler. Elle entroit dans de violens chagrins contre lui, & elle souhaita mille fois, que l'Amant fust éloigné aussi bien que la Rivale.

Le Duc de Misnie partit quelque temps après à la suite de l'Empereur, qui alloit au secours du Pape Silvestre II. que les Grecs avoient attaqué. Ils étendoient leurs conquestes si loin, qu'ils sembloient déjà menacer Rome, & le Pape alarmé de leurs prompts succes, avoit prié l'Empereur de s'unir à lui, pour les arrester. Henri II. saisit cette occasion de signaler son zele & son courage, de sorte qu'il passa en Italie une seconde fois. Le Duc de Misnie obtint de ce Prince quelques jours pour aller voir la Duchesse sa Mere, & il devoit le rejoindre à Pavie. Il trouva la beauté & l'esprit d'Eleonor beaucoup augmentez, de sorte qu'il craignit que tous ces avantages n'eussent

diminué sa tendresse. Il exigea mille assurances de sa confiance, & s'il ne pouvoit s'empescher d'en douter, c'étoit avec un amour qui reparoit l'outrage de ce doute.

Helas ! si j'étois capable de vous aimer moins, & que vos soupçons fussent justes, je ne les excuserois pas si facilement, lui disoit-elle ; mais enfin je vous pardonne tout. L'absence a encore ajoûté quelque chose à mes sentimens. Quelle autre seureté voudriez-vous de ma confiance ? Je vous assure que tant que vous ne m'apprendrez pas ce que c'est qu'estre infidelle, je ne le sçaurai point.

Ils prirent des mesures pour s'écrire. Ce commerce leur donna encore plus d'estime l'un pour l'autre, & forma entre eux une liaison d'esprit & de sentimens, dont ils goûtoient tout le charme, lors qu'il arriva du changement dans la fortune d'Eleonor.

Le Comte de Retelois, qui avoit pris le Fils du Marquis d'Yvrée en sa protection, demeura veuf, & sans enfans. L'amitié qu'il avoit toujours eüe pour ce Marquis, se répandoit sur sa Famille ; il avoit donné des biens considérables à son Fils, & il lui demanda sa Fille en mariage. Quoi qu'il eût veu le Portrait d'Eleonor, que la Comtesse de Tuscanelle avoit envoyé au jeune d'Yvrée, & qu'il en eut été touché, il songeoit particulièrement à épouser en elle la Fille d'un Amy malheureux ; aussi le Marquis d'Yvrée en receut la proposition comme une grace.

Le mariage fut resolu, & l'âge du Comte de Retelois ne lui permettant pas d'entreprendre un long voyage, il se remit sur le jeune d'Yvrée, du soin de faire consentir Eleonor à partager sa fortune, & de l'amener à Rétel. Le jeune d'Yvrée partit ; & comme il lui étoit important de ne se pas faire connoître, il prit le nom de Baron d'Hilmont, & ne se declara d'abord qu'à la Duchesse. Il lui dit ensuite, qu'il venoit la décharger du soin de la Fille du Marquis d'Yvrée ; c'étoit la delivrer d'un embarras, que de retirer d'entre ses mains une personne qu'il étoit dangereux de proteger ; aussi elle apprit avec joye le dessein qui l'amenoit. Elle fit appeller Eleonor, pour lui dire que son Frere étoit vivant, & pour le lui faire connoître. Cette jeune Personne s'abandonna d'abord à la joye de le voir, après avoir cru qu'il étoit mort. Elle l'embrassa avec beaucoup de tendresse, mais elle ne fut pas long temps sans aprendre ce que son voyage lui préparoit. On lui dit que le Marquis d'Yvrée son Pere, la destinoit au Comte de Retelois, à qui ils

avoient des obligations, qui les mettoient dans l'impossibilité de refuser son alliance. Quelles nouvelles pour Eleonor ! Elle ne fut point maîtresse de son premier mouvement, elle marqua sa surprise, & même sa douleur, & elle regarda son Frere avec une froideur dont la Duchesse s'aperçut, parce qu'elle en connoissoit la cause.

Lors qu'Eleonor fut seule, elle s'abandonna au plus violent desespoir. Elle n'avoit aucun parti à prendre, qui ne lui parût funeste ; elle voyoit un Pere & un Frere opposez à son inclination ; comment leur desobeir, ou comment leur obeir ? Elle ne put d'abord se déterminer qu'à faire sçavoir à son Amant l'extremité où elle se trouvoit reduite, sans sçavoir précisément quel secours elle vouloit tirer de lui.

Elle fut toute la nuit dans cette resolution, ou plutôt, dans cette incertitude ; mais quand elle en vint à l'execution, elle ne suivit que ce que la raison lui inspira. Elle ne lui écrivit que pour rompre l'engagement de cœur où ils étoient ensemble ; pour renoncer à tous les plaisirs de sa vie ; enfin pour lui dire le dernier adieu, & le prier de ne lui donner plus de marques de sa tendresse ; mais elle ne put s'empêcher de le conjurer en même temps de ne l'oublier jamais.

Elle écrivit aussi à la Comtesse de Tuscanelle, & particulièrement à Matilde, qu'elle retrouvoit toujours dans son esprit après le Duc de Misnie. Mais la Duchesse qui avoit jugé de ce qu'Eleonor seroit, par le chagrin où elle l'avoit veüe, donna ordre qu'on l'observât, & que l'on surprist ses Lettres. Elle fit même intercepter toutes celles qui alloient à son Fils, de peur que s'il apprenoit le départ d'Eleonor, il n'y apportât quelques obstacles. Elle envoya cependant à la Comtesse la Lettre qui lui étoit écrite, & elle lui rendoit compte de ce qui se passoit ; mais elle la prioit de ne le point faire sçavoir à sa Fille. Cette Comtesse : qui aimoit véritablement Eleonor, receût avec plaisir la nouvelle de l'établissement qui se presentoit pour elle, & lui en marqua sa joie. La Duchesse dit à cette jeune Personne ; qu'une legere indisposition avoit empêché Matilde de lui répondre en même temps que la Comtesse de Tuscanelle ; de sorte qu'elle ne fut pas surprise de son silence.

Le Baron d'Hilmont demeura quelques jours en Misnie avec sa Sœur, qui se contraignoit pour lui marquer de la joye. Elle suivoit son devoir, comme si elle n'avoit pas eu de passion, mais elle sentoit malgré elle que sa passion

étoit auffi violente, que fi elle n'avoit pas été combattuë par fon devoir. Ce projet de fon mariage fut tenu fecret par plufieurs raifons, dont le voyage de fon Frere en Allemagne n'étoit par la moins confiderable. Enfin, fi l'Empereur avoit fçu qu'on fût venu prendre chez la Ducheffe de Mifnie une Perfonne, qu'on auroit menée à Retel, pour époufer le Comte de Retelois, il n'auroit pas été aifé de lui cacher fa naiffance. Ainfi la chofe demeura fecrette entre la Ducheffe de Mifnie, le Baron d'Hilmont, & Eleonor.

Elle étoit toujurs furprife de ne point recevoir de nouvelles du Duc de Mifnie, & quoi qu'elle l'eût prié de ne lui en plus donner, une fi exacte obeiffance ne la fatisfaisoit point. Elle écrivit une feconde Lettre à Matilde fur le chagrin qu'elle avoit de fon indisposition ; elle faifoit auffi quelques plaintes du Duc à cette Amie, pour qui elle n'avoit rien de caché ; mais cette Lettre fut encore veuë de la Ducheffe de Mifnie, qui ne l'envoya pas.

Le Baron d'Hilmont & Eleonor partirent. La Ducheffe les conduifit jufqu'à l'Abbaye où étoit le Marquis d'Yvrée, & elle lui presenta fa Fille. Ce Marquis fit voir à fes enfans plus de fermeté que d'affliction. Il leur demanda neantmoins pardon de les avoir rendus malheureux, & remercia la Ducheffe de la protection qu'elle avoit donnée à Eleonor, mais c'étoit d'une maniere fi noble & fi definteressée, qu'il faifoit bien voir qu'il étoit au deffus des foibleffes de la nature, & que la vertu qu'il avoit acquife dans fa retraite, lui donnoit feule les fentimens de pere qu'il étoit obligé d'avoir.

Le Ciel, dit-il à Eleonor, ne nous a pas entierement abandonnez, puis qu'il prend foin de vôtre fortune. Le Comte de Retelois recherche mon alliance ; j'efpere que la difproportion de vôtre âge ne vous empeschera point d'être heureufe avec lui. Aquittez-moi, ma Fille, des obligations que je lui ai ; c'est la premiere fois que vous entendez parler un Pere. Si ce nom ne vous donne pas encore de tendrefse, regardez-moi comme un Ami ; époufez le Comte de Retelois, je vous en prie, fi ce n'est pas affez de vous l'ordonner.

Eleonor étoit fi accablée de fa douleur, qu'elle ne la fentoit plus ; tout ce qui fe paffoit lui paroiffoit un fonge. La Ducheffe de Mifnie étoit même touchée de l'état où elle la voyoit. Elle l'embraffa avec une tendrefse que la compaffion excitoit en elle, & après avoir dit adieu aux enfans du Marquis d'Yvrée, elle reprit la route de Mifnie.

Son départ réveilla l'esprit d'Eleonor de son assoupissement. Quand elle se vit abandonnée de tout ce qu'elle avoit accoutumé de voir, qu'elle ne trouva plus d'objets qui eussent rapport au Duc de Misnie, & que tout la fit songer qu'elle alloit être à un autre qu'à lui, elle ne put retenir ses larmes ; elle les laissa couler en abondance ; & et il n'étoit plus possible qu'elle goûtât aucun autre plaisir.

Le Baron d'Hilmont pensoit que l'amitié qu'elle avoit pour une Personne qui depuis assez long-temps lui tenoit lieu de Mere, étoit la cause de sa douleur. Il lui disoit tout ce qu'il croyoit être propre à la moderer, mais elle, le regardant avec une mortelle tristesse. Je ne cherche point à me consoler, lui dit-elle, laissez-moi pleurer, c'est la seule grace que vous demande. Ils se mirent en chemin pour aller à Retel.. Elle vit qu'il falloit se sacrifier à la nécessité ; le silence de son Amant aida à l'y disposer, mais c'étoit d'une maniere si cruelle, que ne pouvant résister aux agitations de son esprit, elle tomba malade en arrivant à Retel. Son entrée y fut assez secrète, & on la mena chez une Sœur du Comte de Retelois, qui étoit veuve, & assez retirée du monde.

Ce Duc de Misnie étoit alarmé, de ne point recevoir de nouvelles d'Eleonor. Il avoit craint par la seule inquietude que lui donnoit sa passion, mais quand il craignit avec sujet, il sentit une sorte de chagrin qui lui étoit nouveau & insupportable. Quinze jours se passerent dans cette peine, mais enfin l'Empereur, qui avoit battu les Grecs en plusieurs rencontres, & repris des Villes sur eux, partit d'Italie, & revint en Allemagne avec tout l'éclat que donnent la valeur & la fortune.

Le Duc de Misnie le devança, & vint en Misnie, où il avoit laissé Eleonor. La Duchesse n'y estoit revenue que du soir précédent, & dans ce moment elle n'estoit pas chez elle. Il couroit à l'appartement d'Eleonor, mais il apprit qu'elle estoit partie. Le Duc fut saisi d'un étonnement, auquel succéda la rage, quand on l'eut instruit des circonstances de ce départ. Il s'en informa avec tant d'exactitude, qu'on lui fit sur des conjectures assez vraisemblables, un récit propre à le desesperer.

On lui dit, que le Baron d'Hilmont, qu'on ne connoissoit pas pour le Frere d'Eleonor, & qu'on croyoit son Amant, étoit fait d'une maniere à pouvoir meriter une inclination aussi prompte, que celle qu'il avoit inspirée à cette belle Personne ; qu'ils avoient été dans une parfaite intelligence ; que la

Duchesse les autorisoit, qu'ils étoient aparemment mariez ; qu'elle avoit été les conduire jusqu'à Befançon, d'où ils avoient pourfuivi leur voyage. Elle arriva dans ce moment, & à peine fut-il assez maître de lui-même pour recevoir ses careffes, & lui rendre des devoirs. Il lui demanda avec precipitation où étoit Eleonor.

Eleonor, lui dit cette Duchesse, épouse un homme qui l'aime tendrement, & dont la fortune est avantageuse pour elle. Le Duc de Misnie ne put contraindre sa douleur ; il conjura sa Mere de lui dire en quel lieu elle étoit, & de lui pardonner la violence de ses transports. La Duchesse feignit de les excuser, mais elle avoit resolu de ne lui apprendre point où étoit Eleonor, tant qu'elle ne seroit point mariée. Elle crut même que l'absence & le dépit seroient pour son Fils deux remedes infailibles, s'ils étoient joints ensemble, & son interest lui persuada, qu'un manquement de sincerité étoit pardonnable, dans une occasion où il étoit utile. Elle lui dit qu'Eleonor l'avoit engagée à lui en faire un secret. Quel nouveau coup de foudre pour le Duc ? Le silence qu'il pensoit qu'Eleonor avoit gardé, donnoit à cet artifice une grande apparence de verité. Il redoubla ses prieres, & plus il s'affuroit des infidelitez de sa Maistresse, plus il avoit envie de la voir pour lui en faire des reproches.

La Duchesse lui dit qu'elle s'étoit engagée par des sermens avec Eleonor, & qu'enfin il ne devoit point chercher à l'aller troubler dans un mariage, qu'une inclination mutuelle rendoit heureux. Rien ne sçauroit exprimer le desespoir de ce Duc. Il redemanda à tous les domestiques la route qu'Eleonor avoit tenuë, mais ils ne lui dirent que ce qu'ils lui avoient déjà dit.

Il retourna à Bamberg, pour voir la Comtesse de Tuscanelle, qui ne pouvoit ignorer la destinée d'une personne, dont elle avoit pris soin dès l'enfance. Il lui fit connoître d'abord, comme sans dessein, que sa naissance n'étoit point un mystere pour lui ; il lui demanda ensuite d'une maniere indifferente, où elle étoit mariée, & il feignit de n'avoir point encore veu sa Mere. Mais cette Duchesse, qui avait toute la prudence necessaire pour conduire un artifice, n'avoit pas douté qu'il n'allast trouver la Comtesse de Tuscanelle, de sorte qu'elle lui avoit écrit pour la prier de faire le même secret au Duc de Misnie, qu'elle vouloit bien faire à sa Fille, du voyage du jeune d'Yvrée en Allemagne, & du mariage d'Eleonor. Elle l'avertissoit, que

quoi qu'il eût découvert sa naissance, il n'en sçavoit pas davantage, & qu'il ne falloit point risquer la verité avec un jeune homme qui pouvoit être imprudent.

Le dessein que la Duchesse de Misnie avoit de marier son Fils avec Matilde, étoit la véritable cause de toutes ces précautions. Matilde étoit devenuë un Party considerable, par la mort de deux Sœurs qu'elle avoit euës, & la faveur où le Comte de Tuscanelle étoit auprès de l'Empereur, rendoit cette alliance tres-avantageuse ; de sorte que cette Duchesse trouvoit tout ce qu'elle avoit souhaité pour son Fils. La Comtesse de Tuscanelle ne penetra point au delà de ce qu'on lui faisoit envifager ; elle répondit au Duc de Misnie, qu'il ne lui étoit pas permis de reveler le secret d'Eleonor, mais que sa destinée étoit heureuse.

Quel surcroit de douleur pour le Duc de Misnie, d'apprendre par tout que sa Maîtresse étoit contente sans lui, & de ne pouvoir presque plus esperer de découvrir où elle étoit. Il alla cependant jusqu'à Besançon, entraîné par son inquiétude, plutôt que par aucune esperance qu'il eût de la trouver. On lui avoit dit, que la Duchesse de Misnie l'avoit quittée en ce lieu, & il ne sçavoit pas qu'elle y allast chercher le Marquis d'Yvrée, parce qu'on lui avoit persuadé qu'il étoit mort, ainsi qu'on l'avoit fait croire à sa Fille, jusqu'au retour du Barron d'Hilmont. Comme Eleonor ne s'étoit arrêtée qu'à l'Abbaye, quelque recherche qu'il fist pour apprendre de ses nouvelles, il ne put rien decouvrir de ce qu'il vouloit sçavoir ; mais il n'étoit point préparé contre ce malheur, quoi qu'il s'y fut attendu. Il partit de Besançon, & revint auprès de l'Empereur dans un état digne de pitié.

L'impossibilité de se vanger augmentoit sa jalousie. Jamais passion n'avoit été accompagnée de circonstances plus cruelles. La rage de cet Amant étoit dans un tel excès, qu'il se plaisoit lui-même à l'entretenir, & fuyoit tous ceux qui pouvoient le distraire de ses funestes reflexions. Lors que ses premiers transports furent ralentis, il songea à revoir Matilde & il lui confia son dépit, comme il lui avoit confié son amour. Elle apprit la nouvelle de cette infidélité, avec un plaisir qu'elle avoit peine à se pardonner. D'abord elle voulut justifier son Amie, mais elle tiroit toutes ses raisons du merite de l'Amant, & non pas de la conduite d'Eleonor. Après tout il lui auroit esté difficile de la défendre ; elle n'avoit point reçu de ses Lettres, par l'ordre

que la Duchesse y avoit mis, & le procedé qu'Eleonor paroissoit avoir tenu avec tous ceux qui prenoient interest à elle, étoit inexcusable.

Matilde avoit des manieres tendres & flateuses. Eleonor & le Duc l'avoient comme associé à leur passion, & il n'avoit qu'un pas à faire pour l'aimer. D'abord il la cherchoit pour se plaindre, ensuite il la chercha pour se consoler. Elle avoit beaucoup de complaisance & de douceur ; elle prenoit part à ses maux, il en avoit de la reconnoissance ; quoy qu'il parlât toujours d'Eleonor, il en parloit avec Matilde, & il se trouva, pour ainsi dire, dans une seconde passion, sans estre fort de la premiere.

La Duchesse de Misnie revint à Bamberg. Elle marqua à la Comtesse de Tuscanelle l'envie qu'elle avoit de s'attacher encore plus particulièrement à elle, par le mariage de son Fils avec Matilde. Ces deux partis estoient convenables ; la Comtesse approuva ce dessein, & elle le communiqua au Comte son Mary, que l'Empereur avoit envoyé en Italie. Il consentit avec plaisir à ce mariage, de sorte qu'il fut bien tost arrêté. Le Duc de Misnie n'y avoit point de repugnance, quoy qu'il n'eust pas autant d'empressement, que s'il eust oublié Eleonor ; il fut engagé avec Matilde, & l'on n'attendoit plus que le retour du Comte pour celebrer leurs Noces.

Ce fut alors que l'Empereur & le Roi Robert eurent à Mouzon cette fameuse Conference, dont l'Histoire a tant parlé. Ces deux Monarques vouloient traiter de la Paix entre la France & l'Empire, & ils se trouverent ensemble avec une Cour composée de la meilleure partie des Princes leurs Sujets, & d'un grand nombre de Dames de France & d'Allemagne, qui eurent la curiosité de voir les deux plus grands Princes du monde dans toute leur magnificence. Le Comte de Tuscanelle y devoit joindre l'Empereur, de sorte que la Comtesse sa Femme prit l'occasion d'aller au devant de lui, & de mener sa Fille à Mouzon. Matilde fut charmée de faire ce voyage, seulement parce qu'elle le faisoit avec le Duc de Misnie, qui étoit obligé de suivre l'Empereur, & elle sentoît si vivement ce plaisir, qu'elle étoit insensible à tous les autres.

Le Comte de Retelois n'avoit point encore épousé Eleonor, quoy qu'en la voyant il se fust beaucoup confirmé dans le dessein de l'épouser. Il ne la regardoit plus comme une Fille malheureuse, dont il pouvoit en partie rétablir la fortune, mais comme une personne adorable, qui pouvoit lui faire à lui-même tout son bonheur.

Une langueur fâcheuse avoit succédé à la maladie d'Eleonor. Elle en avoit de la joye, parce que son mariage en devoit estre retardé. Quoy qu'elle y fust resoluë, c'estoit comme à une chose inévitable, qu'elle reculoit autant qu'il lui étoit possible. Le Comte de Retelois ne vouloit point lui marquer un empressement de l'épouser, qui lui auroit paru tyrannique, plutôt qu'amoureux ; il ne s'apliquoit qu'à lui plaire, & n'estant pas d'un âge à s'en faire aimer, il tâchoit au moins de la meriter par son respect & par ses soins.

Le Roi de France passa par Retel, avec la Princesse Adelaïde sa Fille, & toute sa Cour. Le Comte de Retelois le fit entrer dans les raisons de son mariage avec Eleonor, & dans celles qu'il avoit de ne la pas laisser connoître pour ce qu'elle étoit, de sorte que ce Prince voulut bien aider lui-même au déguisement. Il alla lui faire visite, aussi bien qu'à la Sœur du Comte. Eléonor fut trouvée tres-aimable, malgré son abattement & sa pâleur. Les Dames qui avoient accompagné le Roi & la Princesse, ne la regarderent pas indifferemment. Celles qui n'avoient plus de pretentions, la loüerent avec excès, & celles à qui sa beauté donnoit de la jalousie, en firent l'éloge en ne la loüant pas.

Mouzon étoit si peu éloigné, qu'on ne craignit point de lui proposer d'en faire le voyage, & il ne lui étoit pas aisé de refuser d'y aller. Même le Comte de Retelois aida à l'y disposer ; les plaisirs devoient achever la guerison de cette belle Personne, dont il avoit tant d'interêt à souhaiter la santé. Elle accepta le parti, non pas comme un divertissement mais comme une chose indifferente. Cependant elle songea que le Duc de Misnie pourroit être avec l'Empereur. Cette pensée lui donna quelque joye, mais ce n'étoit point une joye pure, comme elle l'auroit été autrefois. Elle pensa que peut-être il ne l'aimoit plus, que peut-être elle le verroit sans lui parler, & que si elle lui parloit, ce ne seroit que pour lui dire un éternel adieu. Quelle conversation, que même elle prévoyoit qu'elle feroit scrupule de lui accorder !

Elle étoit toujours surprise du silence de ce Duc, & inquieté de celui de Matilde, qu'elle croyoit causé par une indisposition, comme on le lui avoit dit ; elle étoit bien éloignée de la soupçonner de pouvoir jamais manquer à l'amitié, & rien ne la troubloit de ce côté-là. Si-tôt qu'elle avoit eu la force d'écrire, elle avoit envoyé une troisième Lettre à Matilde, & ce n'avoit pas été sans lui parler du Duc de Misnie, mais cette Lettre n'étoit arrivée à

Bamberg que depuis le depart de Matilde pour Mouzon, & ne lui avoit point encore été renduë.

La parfaite ressemblance que le Baron d'Hilmont avoit avec le Marquis d'Yvrée son Père, lui faisoit apprehender de paroître aux yeux de l'Empereur, de sorte qu'il demeura à Retel. Il obligea Eleonor d'engager sa foi au Comte de Retelois avant que de partir, & elle obeit sans résistance, quoi que ce ne fust pas sans desespoir. Ils furent fiancez, & le mariage se remit au retour de Mouzon, où elle alla avec la Sœur du Comte de Retelois, & toute la Cour.

Le procédé des deux Monarques fut véritablement heroïque. Leurs Ministres vouloient qu'ils s'avançassent également chacun dans sa Barque, pour se rencontrer au milieu de la Meuse, mais leur gloire étoit au dessus de ce foible point d'honneur. Henri passa sans balancer du côté de Robert, qui par le noble accueil qu'il lui fit, se montra aussi grand que celui qui venoit vers lui. Le lendemain le Roi passa du côté de Henri, qui fit voir qu'il sçavoit aussi-bien recevoir des honneurs, que les rendre.

Tous les Seigneurs François suivoient le Roi dans des Barques azurées, & parfemées de Fleurs de Lys d'or. Celles que remplissoient les Seigneurs Allemans qui accompagnoient l'Empereur, étoient peintes de ses Armes. La saison & le jour étoient agréables ; la beauté des Dames se trouvoit augmentée par leur parure, & le nombre des gens de Livrée qui suivoient, formoit un éclat digne des deux Princes, qui honoroient ce lieu de leur presence.

Pendant un moment d'embarras, le Bateau où étoit Eleonor, toucha celui où étoit Matilde. Ces deux Amies se reconnurent. Leur surprise, leur joye, une crainte qu'elles ne démesloient pas suspendirent un instant leurs embrassemens, mais enfin elles se donnerent mille marques d'amitié, & elles ne suffisoient pas à tout ce qu'elles avoient à se dire.

La Comtesse de Tuscanelle qui étoit à l'autre bord du Bateau, vint embrasser Eleonor, de sorte qu'elle fit cesser leur entretien, ce qui les empêcha de se dire rien dans ce moment qui pût les instruire de ce qui leur étoit arrivé ; mais elles espérèrent de se retrouver bien-tôt, puis que le Roi & l'Empereur devoient faire quelque sejour à Mouzon, pour ratifier la Paix qu'ils avoient faite.

L'Empereur estoit suivy d'un si grand nombre de Courtisans, qu'Eleonore ne put remarquer le Duc de Misnie, mais elle sentoit je ne sçay quoy dans son cœur, qui ne la laissoit point douter qu'il ne fust à Mouzon. Elle se fit par avance un plaisir singulier de parler de cet Amant avec Matilde, quoy que ce ne fust que pour se plaindre de lui.

Le Roi & l'Empereur, avec toute leur Cour, estoient logez dans le même Château, de sorte qu'Eleonor alla trouver la Comtesse de Tuscanelle peu de temps après que l'on y fut arrivé, mais cette Comtesse s'étant jettée sur un lit pour se remettre de la fatigue du voyage, s'estoit endormie. Ainsi Eleonor passa dans la chambre de Matilde, qui ne fut point tout-à-fait contente de l'empressement qu'elle lui marquoit. Quoy qu'elle la crust infidelle au Duc de Misnie, la pensée qu'il pourroit la voir chez elle, la chagrina, & elle la receut avec une espece de froideur dont Eleonor ne s'aperceut point, parce qu'elle estoit trop remplie de sa tendresse.

Matilde se plaignit de sa fuite & de son oubli. Eleonor croyoit avoir des plaintes à faire de ce qu'elle n'avoit pas répondu à ses Lettres, mais elles s'éclaircirent. Eleonor lui dit la verité de tout ce qui lui étoit arrivé. Quoy, vous n'estes point mariée, s'écria Matilde, avec tant de chagrin, qu'Eleonor lui en demanda la cause ? Ne vous en informez pas davantage, lui dit Matilde, je n'ay pas la force de vous l'avouër. Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, lui dit Eleonor avec beaucoup d'émotion ; vous me faites envisager mille malheurs ; je crains d'avoir perdu vôtre amitié, je n'ose vous dire tout ce que je crains. Non, ce n'est point mon amitié que vous avez perduë, reprit Matilde, mais je puis vous avoir causé des maux plus sensibles. Achevez, lui dit Eleonor, quand vous m'auriez fait haïr du Duc de Misnie, & qu'il vous aimeroit, vous ne me donneriez pas une plus grande inquietude. Matilde ne lui répondit rien, & elles garderent là-dessuz un profond silence, qui fut suivi d'un torrent de larmes qu'elles verferent l'une & l'autre.

Il est donc vray, reprit Eleonor, que le Duc de Misnie m'oublie, & que c'est pour vous ? Ne me reprochez rien, lui dit Matilde. Vous m'avez engagée à l'aimer, & je vous ay sacrifié mes sentimens, tant que j'ay cru que vous l'aimiez. Je vous y ay engagée ? Moy, reprit Eleonor ? Ouy, continua Matilde, vous me faisiez incessamment remarquer son merite, & pouvoit-on l'admirer tranquillement ? Hé ! que ne m'avertissiez vous de vos sentimens,

lui dit Eleonor ? Je vous faisois part de tous les miens, & vous gardiez tous les vôtres. Helas ! lui dit Matilde, je ne les connoissois point. J'aimais déjà le Duc de Misnie, & je croyois seulement le trouver aimable. Je m'imaginai que tous les mouvemens de mon cœur n'estoient que de l'estime, & ce qui m'empêchoit le plus de soupçonner que je l'aimois, c'est que je vous aimois aussi. Je n'avois point pour vous des sentimens de Rivale, je vous aimois, vous & votre Amant ensemble. J'ai eu lieu de penser que vous l'abandonniez pour le Baron d'Hilmont, il l'a pensé comme moi. Ainsi, lui dit tristement Eleonor, votre passion est à present mutuelle ? Il croit m'aimer, reprit Matilde, mais il ne le croira pas long-temps. Helas ! ajouta-t-elle en regardant Eleonor, qui avoit le visage couvert de larmes, ce n'est point à vous à pleurer. Quand il vous croyoit infidelle, peut-estre avoit-il plus de plaisir à vous regretter avec moy qu'avec une autre ; mais s'il vous retrouve, il me souffrira bien moins qu'une personne indifferente. Il connoist ma tendresse, il alloit m'épouser, & s'il se voit dans la necessité d'estre ingrat, à quel point je prevois qu'il le fera ! Ne vous attendez point que je lui apprenne votre innocence, je ne sçaurois le faire. Ayez pitié de moi ; du moins la sincérité que je vous fais paroître vous doit faire excuser ma foiblesse. La plus grande marque d'amitié que je vous puisse donner à present, c'est de me plaindre avec vous, je ne suis plus en estat de vous servir.

On vint avertir que le Duc de Misnie entroit. Ah ! je suis perduë s'il vous voit, dit-elle à Eleonor. Ne demeurez point ici, je vous en conjure, donnez-moi cette marque d'amitié. Je ne sçais ce que je vous demande, mais faites le pour l'amour de moi ; je ne puis être témoin d'un éclaircissement que vous ne differerez pas long-temps.

Eleonor étoit dans le premier mouvement de son dépit, qui l'auroit obligée à fuir le Duc de Misnie, quand on ne l'en auroit pas priée. Elle sortit, mais elle le rencontra. Ce Duc fut surpris de la voir ; il avoit perdu l'esperance de la trouver jamais, & il se porta naturellement à la regarder, avec les mêmes yeux qu'il avoit toujours eus pour elle, mais il se reprocha cette foiblesse ; le chagrin qu'il conservoit contre Eleonor, en augmenta, & il passa comme s'il eût craint de se trop arrester.

Eleonor fut frappée d'une surprise qui suspendit tous ses mouvemens. D'abord elle ne conceut pas ses maux dans toute leur étendue, mais enfin

elle les envisagea distinctement. Elle passa aux reflexions, elle sentit sa douleur, & c'étoit la plus vive qu'elle eût encore sentie. Elle ne retrouvoit son Amie & son Amant que pour les haïr, & que pour apprendre qu'il s'aimoient ; sa constance n'étoit point à l'épreuve de pareils chagrins. Son devoir l'auroit défenduë contre la tendresse du Duc, mais il ne pouvoit lui faire supporter ses mépris. Il est vrai qu'il la croyoit infidelle, mais elle ne l'étoit pas. Elle n'envisageoit point les raisons qu'il pensoit avoir de se plaindre d'elle & elle ne voyoit que celles qu'elle avoit de se plaindre de lui.

Le Duc de Misnie étoit entré chez Matilde dans un desordre extraordinaire. Il lui demanda avec precipitation par quelle rencontre Eleonor étoit chez elle. Voilà un grand empressement, lui dit-elle. Je croyois que vous l'aviez oubliée. Elle m'est si indifferente, repliqua-t-il, que je puis vous en parler naturellement. Qui est-ce qui l'amene icy ? C'est la seule curiosité, reprit froidement Matilde. Mais qui a-t-elle epousé, lui dit-il ? Est-elle seule à Mouzon ? Si j'avois cru, repliqua Matilde, que vous m'eussiez tant demandé de ses nouvelles, je m'en serois plus exactement informée. N'a-t-elle point marqué quelque honte de son procedé avec moi, continua-t-il ? Ne lui en avez vous point parlé ? Vous ferez bien de lui aller reprocher son infidélité vous-même, lui répondit-elle brusquement, je ne vous servirois jamais à vôtre gré. Je ne voi point que vous ayez sujet de vous chagriner contre lui dit le Duc de Misnie, mais je vous respecte trop pour vous aigrir davantage. Il se retira en achevant ces paroles, & il ne songea qu'à apprendre des nouvelles d'Eleonor.

Quand Matilde ne le vit plus, elle se jetta sur son lit avec tout le transport d'une personne qui n'a plus de ressource. Je l'ai veu pour la dernière fois, s'écria-t-elle, il verra Eleonor. Là-dessus elle pleuroit avec violence, & pour ainsi dire, avec fureur.

Le Duc de Misnie n'ignora pas longtemps la destinée d'Eleonor. Le bruit de son mariage se répandit, & encore plus le bruit de sa beauté. Quoi qu'on lui donnast un autre nom que celui d'Yvrée, il concevoit les raisons de ce déguisement, & il ne pouvoit la mêconnoître au portrait qu'on faisoit d'elle. Ce qui l'embarassoit le plus, c'étoit l'opinion que le Baron d'Hilmont l'eût épousée. Il étoit bien éloigné de s'imaginer que ce Baron fût le Frere d'Eleonor. Il avoit toujours cru qu'elle étoit demeurée seule dans sa

Famille ; & la Duchesse de Misnie l'en avoit aussi persuadé, de sorte qu'il cherchoit en vain à démêler le secret de cette affaire.

L'âge du Comte de Retelois justifioit cependant Eleonor auprès de lui. Il regrettoit déjà d'avoir perdu une occasion de s'éclaircir, & il craignoit de l'avoir obligée à refuser de le voir, mais il sentoit qu'il auroit voulu l'avoir offensée dans cette occasion, & n'en avoir point été offensé. Après tout, il voyoit peu d'apparence qu'elle fût innocente ; il rentroit dans ses premiers transports, mais il oublioit Matilde, & il avoit une curiosité si violente pour ce qui regardoit Eleonor, qu'il ne pouvoit plus vivre dans l'incertitude où il étoit de ce qu'elle pensoit de lui.

Elle ne voulut point paroître ce jour-là, & elle se renferma dans son appartement, sur le prétexte de la fatigue qu'elle avoit soufferte durant la journée. Le lendemain on alla la voir. La réputation de sa beauté, & la considération où étoit le Comte de Retelois, attirèrent chez elle, non seulement toute la Cour de France, mais aussi une partie de celle de l'Empereur. La Comtesse Tuscanelle qui ne vouloit point faire connoître qu'elle l'avoit veüe en Allemagne, s'y rendit des premières pour lui parler en liberté. Matilde n'y put aller, parce qu'elle avoit eu la Fièvre toute la nuit, mais elle ne laissa pas soupçonner à sa Mere, qu'Eleonor eût part à ce qui avoit pû en être la cause.

Le Duc de Misnie voulut lui rendre visite le dernier, afin d'être seul, s'il le pouvoit, avec elle, & de s'éclaircir entièrement de ce qu'il avoit appréhendé. Il arriva lors que tout le monde fut sorti, & que même la Sœur du Comte de Retelois étoit allée chez la Princesse Adelaïde. D'abord Eleonor crut qu'elle devoit prendre quelque prétexte pour ne le recevoir pas. Son devoir & son dépit s'oposoient à cette entreveuë, mais l'amour vainquit le dépit, & trompa le devoir. Elle pensa qu'il ne falloit point porter au Comte de Retelois un cœur irrité contre un Amant, & qu'elle seroit plus tranquille quand elle auroit reproché au Duc de Misnie sa legereté.

Ce Duc entra dans sa chambre d'un air si timide, qu'il sembloit faire réparation de sa faute. Eleonor voulut lui marquer plus de froideur qu'elle n'en avoit en ce moment, mais il retrouvoit malgré elle dans ses yeux une longueur toute passionnée, & cette langueur suffisoit presque seule pour le convaincre qu'elle étoit innocente. Il se jeta à ses pieds sans pouvoir

prononcer une seule parole. Il n'en falloit pas tant pour obliger Eleonor à lui parler avec quelque douceur.

Elle le fit lever de peur qu'il ne fût surpris par ses femmes, qui n'étoient pas loin. L'état où vous estes, lui dit-elle, me paroît assez different de celui où vous estiez hier chez Matilde. J'aurois deu refuser de vous voir mais j'ai mieux aimé vous faire connoître vôtre injustice que de vous en punir. Helas ! lui dit le Duc de Misnie, faites la moi bien connoître, mais je n'en suis déjà que trop puni, & plutôt au Ciel que vous fussiez innocente, je ne vous paroîtrois pas long-temps coupable.

Eleonor lui apprit que le Baron d'Hilmont étoit son frere, & elle lui conta tout ce qui lui étoit arrivé. Il vit que la Duchesse sa mere s'étoit servie d'artifice auprès de lui, & il songea avec douleur aux promesses qu'il avoit faites à Matilde. Pouviez-vous penser que j'eusse changé, lui dit Eleonor, & deviez-vous prendre si-tôt un nouvel engagement ? Ah, vous ne sçauriez croire que j'aye aimé une autre que vous, reprit le Duc de Misnie, d'un air qui ne pouvoit laisser aucun doute. Helas ? je n'ai que trop de penchant à croire tout ce que vous voulez, lui repondit Eleonor. Qu'il vous est aisé de vous justifier ? Ils s'éclaircirent sur toutes les choses qui leur avoient fait de la peine. Eleonor fut peu réservée à le satisfaire sur le passé, parce qu'elle avoit à de desespérer pour l'avenir.

Vous connoissez ma fidelité, lui dit-elle, vôtre douleur & vos larmes m'assurent que vous m'aimez, & me voila dans quelque sorte de repos. C'est le temps que je prens pour vous dire le dernier adieu. J'avois besoin de toutes mes forces pour cela. Le dernier adieu, s'écria le Duc de Misnie ? Oüy, lui dit Eléonor. Que pretendriez-vous ? Je suis engagée avec le Comte de Retelois, comme vous êtes engagé avec Matilde. Ah, interrompit le Duc de Misnie, d'un ton plein de vehemence, je ne dois rien à Matilde, on m'a surpris ; j'étois dans un état à ne pas sentir qu'on m'engageoit, & je vous dois un Sacrifice éclatant pour reparer toutes les injustices que je vous ay faites. Ces sentimens me font plaisir, lui dit-elle, je ne le sçaurois nier, mais à quoy serviront-ils ? Suivez vôtre destinée, puisqu'il faut que je suive la mienne. Ah ! lui répondit le Duc, je ne sçaurois consentir à vous perdre une seconde fois. Je vous retrouve plus charmante que jamais ; mon repentir augmente encore ma tendresse. La mienne augmente par ma douleur, lui dit-elle, mais je me dois vaincre ; j'en ay plus à souffrir, & vous n'en avez pas

plus à espérer. Desobeirois-je à mon Pere ? M'arracherois-je au Comte de Retelois, à qui il a de si grandes obligations, & donnerois-je des chagrins à la Duchesse de Misnie & à la Comtesse de Tuscanelle, pour les payer de ce que je leur dois ?

Hé, ne fait-on rien pour un Amant, lui dit-il ? Que vous résolvez aisément à vous séparer de moi, & que j'ai eu de peine à me détacher de vous ! Suis-je à moy-même, lui dit-elle, pour avoir la liberté de me donner à mon inclination ? Puis qu'il n'est pas possible que nous soyons l'un à l'autre, ne cherchez point à ébranler mon devoir ; il reglera ma conduite, & c'est déjà trop que j'aye douté un moment si j'aurois la force de le suivre.

Quoi que le Duc de Misnie n'en deût pas attendre davantage, il se trouvoit tres-malheureux, parce qu'il en souhaitoit plus. Eleonor le retrouvoit si tendre pour elle, que n'apprehendant rien de la part de Matilde, elle craignit seulement qu'il ne la ménageât pas assez. Elle lui apprit sa maladie, & elle le pria avec instance de retourner chez la Comtesse de Tuscanelle, de peur qu'un changement de procédé dans cette occasion, ne découvrist ce qu'elle vouloit cacher. Il lui en donna parole en lui faisant connoître la violence qu'il se faisoit pour lui obéir.

Quand il fut parti, elle entra dans une profonde rêverie ; elle s'abandonna à des reflexions qui lui furent agréables ; mais qui ne laisserent pas de lui être cruelles. Elle venoit d'éprouver le plaisir de retrouver un Amant fidelle, après l'avoir cru inconstant, & son cœur qui s'étoit accoutumé aux chagrins de l'amour, en ressentoit plus vivement les douceurs. Sa joye lui donna du scrupule ; & les chagrins où la legereté du Duc de Misnie l'avoit plongée, ne lui en avoient point causé. Elle envisagea de nouveau les obligations qu'elle avoit à la Duchesse de Misnie, & à la Comtesse de Tuscanelle, les engagements qu'elle avoit pris avec le Comte de Retelois, & la nécessité de les suivre. Enfin elle conclut qu'il falloit presser le Duc d'épouser Matilde, & par ce coup de desespoir se procurer, s'il se pouvoit, quelque sorte de repos dans sa malheureuse destinée ; & quand elle en eut pris la résolution, elle s'abandonna à une mélancolie encore plus grande que celle où elle avoit été.

Le lendemain, elle alla voir Matilde, & elle la trouva si accablée de tristesse, qu'elle n'osa d'abord lui parler du Duc de Misnie ; mais une Rivale qu'on abandonne est infallible dans ses conjectures. Et bien, lui dit Matilde,

vous avez veu le Duc de Misnie, & vous vous êtes justifiée auprès de lui ? Ne me menagez point, ajoûta-t-elle, voyant qu'Eleonor balançoit à le lui avouër, vous feriez plus pour moi de me desespérer, & de m'ôter la vie, que d'avoir ces foibles égards. La pitié étoit à ne me point causer ces maux, elle n'est point à me les cacher. Je vous demande pardon, vous voyez mes égaremens, mais vous avez plus de sujet de vous en applaudir que de vous en plaindre.

Eleonor fut si vivement touchée de compassion, que l'amitié qu'elle avoit pour Matilde lui aida encore à soutenir un projet, pour lequel elle avoit besoin de plus d'un secours. Modérez vos douleurs, lui dit-elle je ne vous ôte point le Duc de Misnie, & si j'ay encore quelque pouvoir sur lui, je ne l'employeray que pour le presser de se donner à vous.

Le Duc de Misnie, qui avoit promis à Eleonor de retourner chez Matilde, évitoit neantmoins de la rencontrer seule, & il faisoit épier le temps que quelqu'un seroit avec elle. Il sceut qu'Eleonor y étoit & sans faire reflexion sur l'embarras où cette conjuncture le devoit mettre, il y courut, & il entra comme Eleonor parloit de lui.

La presence de son Amant ébranla d'abord sa résolution, & elle ne put cacher son trouble ; mais elle fit un nouvel effort pour se vaincre, & elle eut la force d'achever ce qu'elle avoit commencé. Vous allez épouser mon Amie, dit-elle au Duc ; il n'y manquoit que mon consentement, la raison veut que je le donne. Je ne desavouë point que je n'aye eu du chagrin de ce que vous avez pû changer, mais je dois tant à Matilde que je ne scaurois me plaindre que vous ayez changé pour elle.

Le Duc étoit si interdit, qu'il demouroit comme immobile. Vous savez bien que ce n'est rien faire que de céder un Amant dont on est aimée, dit Matilde à Eleonor, mais que pourriez-vous faire aussi ? On ne m'aime pas. Ils garderent là-dessus tous trois un profond silence ; puis enfin Eleonor reprit la parole, comme étant en quelque façon maîtresse de la destinée de ces deux Personnes, malgré l'engagement où elles étoient ensemble.

Elle regarda son Amant d'un air qui sembloit le remercier de l'attachement qu'il avoit pour elle, & en même temps l'en plaindre. Ses yeux se grossirent de larmes, & elle faisoit allez juger que sa tendresse n'étoit pas moins forte que sa vertu. Vous n'ignorez pas mes sentimens pour le Duc

de Misnie, dit-elle à Matilde, & vous pouvez croire qu'il m'en coute beaucoup pour vous le ceder, quoi qu'il semble que je ne puisse plus être à lui ; mais enfin je vous dois cet effort. J'épouserai le Comte de Retelois, & c'est tout ce que je puis faire en vôtre faveur.

Vous faites une action heroïque, lui dit Matilde en lui prenant la main, je vous en ai une obligation d'autant plus grande, que je ne sçaurois m'en acquitter. Je devrois m'opposer aux maux que vous allez vous faire, mais j'ai sujet de haïr le Duc de Misnie, vous le desesperez ; & j'en reçois malgré moi quelque satisfaction. Vous êtes plus genereuse que moi, je l'avouë ; mais vous êtes plus heureuse aussi. Vous perdez un homme qui vous aime, je le perds parce qu'il ne m'aime pas.

Le Duc de Misnie sortit dans un tres-grand chagrin contre Matilde ; neantmoins l'engagement où elle étoit avec lui autorisoit sa foiblesse, qui même avoit tant de droiture, & tant de franchise, qu'elle lui donnoit de la pitié malgré sa colere.

Elle ne put soutenir toutes les agitations de cette journée sans quelque augmentation à sa Fievre, de sorte qu'Eleonor s'en alla peu de temps apres que le Duc de Misnie fut parti. Ces deux Amies sentirent que leur confiance se ralentissoit ; elles avoient chacune leurs maux à pleurer, & ils n'étoient point de nature à être pleurez ensemble.

Le Duc de Misnie attendoient Eleonor sur son passage ; & il lui donna la main pour la remettre à son appartement. Puis-je croire, lui dit-il, ce que vous venez de dire ? Reservez-vous toute vôtre pitié pour Matilde, & la meriterai-je moins qu'elle ? Helas ! lui dit Eleonor, je suis encore plus à plaindre que vous ne l'êtes l'un & l'autre. C'en est trop en un jour, je sens que mes resolutions s'affoiblissent, & je vais épouser le Comte de Retelois, pour n'avoir plus à les soutenir. Enfin, lui dit ce Duc, vous l'épouferez donc, & je me suis en vain flaté d'être aimé ? Vous pouvez vous en flater encore, lui répondit Eleonor, mes combats & mes chagrins en font d'assez bonnes marques. Hé ! si vous m'aimiez davantage, interrompit ce Duc, vous ne combattriez point ; vous rompiez les engagements que vous avez pris avec le Comte de Retelois. Songez que je ne suis plus maître de moi, si vous me donnez la douleur de l'époufer à mes yeux. N'y trouverez-vous point d'impossibilité ?

J'apprehende, lui dit Eleonor, d'y en trouver à la fin, tout ce que j'ay déjà fait m'éloigne de mon dessein. Je répondois tantost de l'évenement, à présent je n'en répons pas. Cependant ne vous en réjoüissez point, peut-être n'en est-il que plus prest. Quittez-moi, je vous en conjure, vôtre presence hâteroit mes resolutions. Faites-moi voir vôtre respect, & ne m'exposez point davantage à des combats dont l'issuë ne peut être que funeste pour vous & pour moi.

Le Duc de Misnie la quitta avec un violent dépit, qu'elle étoit neantmoins bien éloignée de meriter. Elle ne put supporter la rigueur qu'elle avoit pour lui. Quand elle fut rentrée, elle s'abandonna au desespoir ; elle envisagea l'horreur d'être toute sa vie à un homme qu'elle ne pouvoit aimer, & de se priver pour toujours de ce qu'elle trouvoit de plus aimable. Son devoir lui parut trop foible pour un si grand effort ; sa vertu chancela ; elle se dit qu'elle n'étoit point obligée d'entreprendre une chose au delà de ses forces, & cette pensée la flata pour quelques momens, mais elle sentit bien tôt qu'elle se flatoit. Elle conceut qu'elle étoit maistresse de ses actions, si elle ne l'étoit pas de ses sentimens, & qu'enfin elle pouvoit mourir, si elle ne pouvoit se consoler.

Cette esperance la soulagea en quelque sorte. Il lui sembla qu'elle ne supporterait pas longtemps une si vive douleur, & qu'elle auroit la satisfaction de mourir pour son Amant. Elle demeura neantmoins fortement persuadée, que pour soutenir la resolution d'épouser le Comte de Retelois, il falloit fuir le Duc de Misnie. Sa dernière rencontre avoit excité trop de révoltes dans son ame, pour s'y exposer encore, mais il étoit difficile qu'elle évitât tous les jours de le voir.

Le Roi & l'Empereur se signaloient à l'envi par des Festes magnifiques, & vouloient marquer leur grandeur, même par leur plaisirs. Les Dames faisoient tout l'agrément de ces Festes, & Eleonor en auroit été le plus bel ornement, mais elle se dispensa d'y paroître sur le pretexte de sa mauvaise santé. Le Duc de Misnie comprit la part qu'il avoit à cette absence, le desespoir s'empara de son cœur. Eleonor lui avoit défendu de la chercher ; cependant puisqu'elle lui ôtoit les moyens de la voir que le hazard lui fournissoit, il ne pouvoit plus lui obeïr. Il la demanda à son appartement, mais elle avoit défendu à ses Femmes de laisser entrer personne.

Le Duc de Misnie ne douta plus qu'elle ne fût perduë pour lui. Il l'accusa d'ingratitude & de cruauté ; toutes les raisons qu'elle avoit d'en user ainfi, lui parurent foibles ; il ne lui tenoit même pas compte de ce qu'elle en souffroit ; il s'abandonna à la douleur & à la rage. Cet Amant ne songea plus à retourner chez Matilde, il n'avoit rien à lui dire ; sa prefence l'auroit mise dans une colere qu'il meritoit trop pour la souffrir, & qu'il n'étoit pas en état d'appaiser ; cependant fon changement & fon abfence étoient des maux difficiles à fupporter pour elle, & fa Fièvre augmenta confiderablement.

Le Comte de Tufcanelle, après avoir executé les ordre de l'Empereur en Italie, revenoit le joindre à Mouzon. Ce retour mettoit le Duc de Misnie dans une fâcheufe conjoncture ; il ne pouvoit foûtenir la prefence du Pere de Matilde, qui devoit l'engager à tenir la parole qu'il avoit donnée, & à quoi il étoit malgré lui contraint de manquer. L'Empereur partit auffi le lendemain, & le moyen d'abandonner Eleonor ? Il auroit neantmoins fallu le fuivre, s'il ne lui avoit demandé fur quelque pretexte, la permiffion de partir dès ce jour-là. Il l'obtint facilement, & il renvoya tout ce qu'il avoit de gens, à qui il donna ordre d'agir, comme s'ils l'avoient accompagné, quoi qu'il demeurast caché dans Mouzon.

La fuite du Duc de Misnie mit Matilde dans un état déplorable, & fa maladie devint tres-dangereufe, mais il l'ignoroit, parce qu'il ne s'informoit que de ce qui regardoit Eleonor. Malgré le chagrin où il étoit contre elle, il ne put s'empêcher de lui écrire, & il trouva moyen de lui envoyer cette Lettre.

LETTRE
DU
DUC DE MISNIE
À ELEONOR.

Quoi que j'aye perdu l'esperrance de vous voir, je ne puis m'éloigner des lieux où vous estes ; & je demeure caché dans Mouzon, lors que tout le monde me croit party. Ne m'envierez vous point encore la foible fatisfaction de demeurer près de vous ? J'ai lieu de le croire, car enfin pour en user comme vous faites, ce n'est point affez que de ne pas aimer, il faut que vous ayez un deffein formé de me faire souffrir. J'aime trop pour ne me pas

connoître en sentimens. Hé, quelle difference des votres aux miens ! il ne m'est pas possible d'être à une autre qu'à vous, depuis que je vous ai revuë : il ne m'est pas possible de ne vous point chercher malgré votre defense ; & vous pouvez me fuir. Falloit-il me desabuser de votre infidélité, pour me convaincre de votre froideur ? Je vous aurois trouvée peu digne d'être aimée ; j'aurois voulu me vanger ; de ce que j'aurois voulu me vanger ; de ce que j'aurois voulu me vanger, mais je ne puis attendre la même chose de mon desespoir. Je me hais moi-même de ce que vous ne m'aimez pas. Peut-être que je n'ai point dû prétendre de votre part une tendresse pareille à la mienne ; mais je l'avouë, j'avois attendu plus de pitié. Mes larmes, mes malheurs, ma mort que vous ne sçauriez croire éloignée, pouvoient me tenir lieu de quelque mérite auprès de vous. Cependant vous épouserez le Comte de Retelois. Je vais attendre icy que vous me donniez cette dernière marque de votre dureté ; après cela si je ne suis pas assez heureux pour en mourir, j'irai chercher la solitude la plus affreuse pour m'y tourmenter toute ma vie. Je ne vous répons pas de ne vous point hair, mais je vous répons bien de ne vous oublier jamais.

En quel état se trouva Eleonor à la lecture de cette Lettre, & dans combien de maux se vit-elle plongée. Son Amant étoit au desespoir ; son Amie étoit mourante ; le Comte de Retelois n'attendoit plus que le moment d'être heureux ; elle croyoit voir le Marquis d'Yvrée & le Baron d'Hilmont qui lui reprochoient, qu'elle entroit peu dans les obligations qu'ils lui avoient, mais il n'étoit plus en son pouvoir de se déterminer à rien, & elle ne sçavoit faire autre chose que pleurer.

Le Roi & l'Empereur partirent de Mouzon, avec toute l'estime mutuelle que se devoient les deux plus grands Princes du monde, & avec autant d'amitié, que des particuliers en auroient pû prendre l'un pour l'autre. Le Comte & la Comtesse de Tuscanelle y demeurèrent pour la maladie de leur Fille ; ils résolurent de se vanger du Duc de Misnie, & d'en venir aux dernières extrémités contre lui, s'il refusoit de suivre les engagements qu'il avoit pris avec elle, ou si elle venoit à mourir dans cette conjoncture.

Eleonor fit connoître au Comte de Retelois qu'elle ne pouvoit se résoudre à abandonner son Amie dans cet état, & malgré l'impatience où il étoit d'achever son mariage, il lui laissa la liberté de demeurer à Mouzon aussi long-temps, qu'elle le voudroit. Les moindres desirs de cette belle Personne,

étoient des ordres absolus pour lui ; il étoit bien aise qu'elle connût le pouvoir qu'il lui donnoit, & qu'elle voulût s'en fervir.

Quoi que le Duc de Misnie comprist, qu'Eleonor étoit demeurée à Mouzon pour Matilde, il receut quelque soulagement de ce que les Noces du Comte de Retelois se retardoient par là. Il se flatoit même qu'Eleonor avoit en peut-être quelques égards pour lui, lors qu'elle les avoit différées sur ce prétexte. Cette pensée lui faisoit souhaiter avec ardeur de lui parler encore, & il songeoit que si une fois elle franchissoit de petits obstacles pour le voir, elle pouroit peu à peu surmonter les grands, pour rompre avec le Comte de Retelois ; mais cette pensée lui paroissoit extravagante un moment après l'avoir conceüe. Eleonor avoit toujours été trop éloignée de tenir cette conduite, il rentroit dans ses chagrins. Cependant il lui écrivit une seconde Lettre, & elle étoit si pressante, qu'Eleonor y répondit ; mais ce fut pour le prier de ne lui écrire plus, & pour lui dire qu'elle ne pouvoit le voir.

Elle sentit de quelle importance il lui étoit de retourner promptement à Retel. Son Amie avoit eu moins de Fièvre cette nuit-là, de sorte qu'elle voulut dire dès ce même jour au Comte de Retelois, qu'elle étoit prête à partir, mais elle remit au lendemain à le lui dire, & elle prévoyoit qu'elle trouveroit après des raisons, pour ne le dire pas. La certitude où elle étoit de la complaisance de ce Comte pour ses volontez, la flatoit ; elle se reprochoit neantmoins qu'elle abusoit de ce respect & de cette honnêteté ; elle voyoit sa propre foiblesse dans toute son étenduë, mais elle ne pouvoit la reparer, & quoi qu'elle fust plus d'une fois prête à parler, elle ne parloit cependant jamais ; ce qui lui en faisoit prendre le dessein, en empeschoit l'exécution.

La Comtesse de Tuscanelle avoit pour Eleonor la même tendresse qu'elle lui avoit toujours témoignée, & elle ignoroit encore que le Duc de Misnie l'aimast. Matilde avoit été assez maîtresse d'elle-même, pour ne point intéresser dans son aventure une Amie qui en avoit usé si genereusement. Cependant le retardement des Noces du Comte de Retelois, la tourmentoit malgré elle ; & si les soins & l'amitié d'Eleonor l'avoient rassurée le jour précédent, elle rentra bientôt dans de plus violentes inquiétudes. Ce peu de relâche lui donnoit de nouvelles forces pour les sentir, & sa Fièvre redoubla au point de ne laisser presque plus espérer pour sa vie.

Eleonor vint passer la nuit auprès d'elle ; ce temps étoit propre à la confiance. Matilde qui la voyoit extrêmement touchée, ne put s'empêcher

de lui marquer ses sentimens. Eleonor l'assuroit qu'elle retourneroit à Retel, si-tost qu'elle la sçauroit hors de peril, mais les promesses ne suffisoient plus pour calmer l'esprit de Matilde. Vous n'en ferez rien, lui dit-elle. Pourquoi le Duc de Misnie ne vous épouferoit-il pas, puisque je vais mourir ? Qu'il se rejoüira de ma mort ! Elle m'afflige, toute malheureuse que je suis ; aussi fera-t-elle le plus grand de tous mes maux, puisqu'elle servira à la seule chose que J'aye apprehendée en ma vie. Vos larmes me forcent à ce dernier épanchement de cœur, ajoûta-t-elle ; j'avois résolu de ne vous faire plus de confidences, les miennez vous ont toujourns été fascheuses. Consolez-vous-en, je ne vous en ferai pas davantage. Vous allez être delivrée d'une Amie importune ; vous allez être vangée d'une Rivale ; vous allez avoir vôtre Amant, & quand je serai morte, vous ne songerez pas que j'aye été au Monde.

Ces paroles penetrerent vivement Eleonor. Il se fit une revolution subite dans son esprit ; elle se sentit le Courage d'executer ce qu'elle avoit projeté ; enfin l'amitié & la reconnoissance acheverent dans ce moment de la determiner sur une chose, à quoi elle étoit dès longtemps resoluë, mais qu'elle auroit peut-être toujourns differée.

Elle embrassoit Matilde, sans prononcer un seul mot, tant ce qui se passoit en son ame, l'occupoit. Enfin elle rompit le silence. Ne vous inquietez plus, lui dit elle, c'en est fait, je parts de Mouzon, & je vais époufer le Comte de Retelois, vous en sçaurez bien-tôt les nouvelles. Je suis au desespoir de vous quitter en l'état où vous êtes, mais ma presence aigrit vos douleurs. Adieu pour jamais, je me prive de vous, ce n'est pas le plus petit sacrifice que je vous fasse.

Matilde n'avoit ny la force de la retenir, ny celle de lui dire adieu. Je rougis, lui dit-elle, de la foiblesse que je vous fais paroître, & j'ai honte qu'une maladie qui me met près de la mort, ne m'ait point guerie d'une passion que je deteste ; mais enfin je l'avouë, vôtre mariage avec le Comte de Retelois, est peut-être la seule chose qui me peut sauver la vie. Cependant je ne vous presse point de l'achever ; il ne seroit pas juste que vous me la conservassiez aux dépens de vôtre bonheur ; c'est à moy de mourir, puis que je ne suis point aimée.

Eleonor ne lui répondit qu'en l'embrassant encore une fois, & elle alla prendre congé du Comte, & de la Comtesse de Tuscanelle, toute en larmes.

Elle leur dit, qu'elle ne pouvoit plus soutenir la douleur de voir souffrir Matilde ; elle revint chez le Comte de Retelois lui dire la même chose, & elle le pria de l'emmener hors de Mouzon. Il y consentit avec une joye extraordinaire, & lui dit qu'ils se mettroient en chemin dès l'après dinée. Jusque-là elle étoit occupée de Matilde, ou plutôt l'effort qu'elle avoit fait sur elle-même, avoit suspendu tous ses mouvemens ; mais quand elle se vit prête à partir, qu'il fallut renoncer à son Amant pour jamais, qu'il fallut même se priver de la triste satisfaction de lui dire le dernier adieu, de peur qu'il ne la vint troubler dans des résolutions qui la desespéroient, sa douleur ne se contint plus.

Injuste Amie, s'écria-t-elle, n'as-tu point pitié des maux que tu me fais souffrir ? Es-tu contente ? Nous perdons toutes deux le Duc de Misnie, & quand je lui donne peut être le coup de la mort, je n'ay sur toi que le cruel avantage d'en être aimée, & de l'aimer mille fois plus que tu ne l'aimes.

Matilde se trouva dans quelque sorte de repos quand Eleonor fut partie, mais ce repos qu'elle avoit si peu mérité, n'étoit point parfait. Ce n'étoit proprement qu'une inquietude moins vive, qui faisoit aussi que son mal n'étoit guere moins pressant. Eleonor retourna à Retel ; le Comte la conjura de le rendre enfin heureux, elle y consentit, & il fut conclu qu'il l'épouserait à deux jours de là.

Le Duc de Misnie sceut bien-tôt ce départ. Il ne tarda guere à les suivre, & il apprit peu de temps après qu'il fut à Retel, que le jour de leur mariage étoit arrêté. La conjoncture pressoit. Il jugea qu'Eleonor refuseroit de le voir, s'il le lui faisoit redemander, & que même cette entreveuë étoit difficile, qu'enfin il ne la feroit pas changer de résolution, quand il la verroit. Cependant il voulut lui parler, entraîné par son desespoir, plutôt que par aucune esperance. Ce Duc ayant fait épier le temps qu'Eleonor seroit seule, le trouva plus aisément qu'il ne l'avoit prévu. Le mariage du Comte de Retelois se devoit célébrer à une de ses maisons de campagne qui n'étoit qu'à une lieuë de la Ville, & Eleonor y alla le jour precedent, pour jouir de sa douleur avec quelque liberté, au moins ce dernier jour.

Les soins du Comte de Retelois, qu'il redoubloit dans la veuë du bonheur qu'il étoit sur le point d'obtenir, la mettoient dans une peine insupportable, & lui faisoient sentir par avance celle où elle alloit entrer pour toujours. Il lui sembloit qu'elle n'avoit plus que ce jour à vivre. L'idée du Duc de Misnie

ne la quittoit point ; elle se le representoit plus aimable & plus amoureux que jamais. Quoi qu'elle ne l'eût pas fait avertir de son depart, elle croyoit bien qu'il n'étoit pas loin d'elle ; il lui marquoit la violence de son amour, en renonçant à Matilde, malgré toutes les raisons qu'il avoit de s'attacher à sa fortune, & dans le temps qu'il n'avoit presque plus rien à esperer de son costé, elle alloit lui donner une douleur mortelle. Comment suffire à toutes ces reflexions ? Elle en étoit accablée, & elle ne les démesloit qu'à peine.

Le Duc de Misnie s'étant déguisé pour être moins remarqué, marchoit sur ses pas. Elle se fit descendre dans une grande allée qui aboutissoit au Chateau, & qui étoit coupée par quantité de petites routes, dans lesquelles elle s'enfonça. Ses Femmes demeurèrent dans la grande allée, & le Duc de Misnie se glissa par un autre côté jusqu'à l'endroit où étoit Eleonor.

Elle rêvoit profondément ; ses larmes couloient sans qu'elle le sentist ; son Amant la regardoit, & goûtoit une douceur propre à le desesperer. Enfin il se jeta à ses pieds. Sa veüe la surprit, quoi qu'elle eût presque esperé de le revoir encore. Que faites vous, lui dit-elle d'une voix foible ? Je viens mourir à vos pieds, lui dit ce Duc, puis que vous voulez ma mort. Ne me reprochez rien, lui répondit-elle, Matilde m'a contrainte de faire ce que je lui promettois trop long-temps. Mon devoir avoit besoin de ce secours, que je n'aurai plus, reprit-elle, en le regardant, & ma foiblesse m'accompagnera toujours. Ne me voyez donc jamais. Je me permets encore aujourd'hui le plaisir de vous avouër tout le pouvoir que vous avez sur moi, mais je vais épouser le Comte de Retelois, pour me justifier, & pour me punir. Si Matilde est vivante, allez l'épouser, en lui portant la nouvelle de mon mariage. Je n'ai pas la force de vous en prier plus longtemps, ni de vous voir, sans m'exposer à rompre encore mon projet. En disant cela elle le quitta brusquement. Et vous avez bien la force de me fuir & de me desesperer, lui dit-il en se levant avec transport pour la suivre, & en l'obligeant à s'arrester. Mais, continua-t-il, je ne suis plus en état de ménager rien ; je vais me jeter aux pieds du Comte de Retelois ; je vais lui apprendre tous mes malheurs ; peut-être aura-t-il moins de dureté que vous n'en avez. Ah Ciel ! que voulez vous faire, reprit elle ? Ne suis-je point assez malheureuse par l'attachement que j'ai pour vous, sans avoir encore à craindre vôtre emportement ? Hé, s'il m'estoit possible de n'être point à un autre, ne sçavez-vous pas que je n'y aurois point été ? Jamais on n'a eu plus d'inclination que j'en ay eu pour

vous. Le devoir, l'amitié, la nécessité m'arrachent à vous, & me jettent dans un autre engagement, mais ils ne m'en consoleront pas, & vous m'occuperez sans cesse. Après cette assurance, vous pouvez avertir le Comte de Retelois que je vous aime ; je serai contrainte de vous défavouër, & je ne l'en épouserai pas moins, mais vous aurez le plaisir de lui ôter peut-être l'estime qu'il a pour moi, & vous m'ôterez aussi la douceur que j'aurois eüe d'être contente de ce que j'aimois, en le regretant toute ma vie. Là-dessus elle se retira, & elle le laissa appuyé contre un arbre, où il demeura longtemps. Il ne voyoit aucun remède à ses maux se croire aimé d'Eleonor, & avoir de la considération pour elle, n'en étoient pas les moindres.

Il passa la nuit à faire des projets pour empêcher le mariage d'Eleonor, mais ces projets ne se pouvoient exécuter malgré elle, & il en voyoit l'extravagance aussi-tôt qu'il les envisageoit. Les Noces se firent le lendemain, & cet Amant voulant s'asseurer de tout son malheur, & voir encore Eleonor, alla se montrer à ses yeux durant qu'on célébroit la cérémonie de son mariage. Il lui jeta un regard qui exprimoit toute sa rage & toute sa tendresse ; elle tourna les yeux sur lui d'une manière languissante & passionnée, & sembla vouloir le dédommager par ses regards, de tout ce qu'elle lui faisoit perdre. Enfin elle les en détourna, parce qu'elle le vit pâlir. En effet, il s'évanouit, mais on n'y fit pas d'attention, parce que les habits qu'il avoit pris pour se déguiser, empêchoient de penser qu'il fût un homme considérable, & on se contenta de le secourir.

Eleonor de son côté sentit défaillir ses forces, & elle fut contrainte de s'appuyer sur ceux qui étoient auprès d'elle ; mais la cérémonie étoit achevée, & on crut que c'étoit une suite de son indisposition.

Le Duc de Misnie retourna à Mouzon, & il étoit dans un transport si violent, qu'il ne ménagea rien. Il alla trouver Matilde. La Comtesse de Tuscanelle n'étoit pas chez elle dans le moment qu'il y arriva, & Matilde donna ordre qu'on le laissât entrer. Hé bien, lui dit-il, êtes-vous contente ? Eleonor a épousé le Comte de Retelois ; vous voilà vengée, vous m'avez causé la fureur où je suis, jouïssiez-en si vous pouvez, haïssiez-moi pour me délivrer de vôtre tendresse, qui m'a été si fatale, que je ne sçaurois plus vous en sçavoir de gré. Je ne perdrois point la considération qu'on vous doit, si je n'avois tout perdu jusqu'à ma raison. Adieu pour jamais, ajoûta-t-il, nous

nous sommes fait de trop grandes injures l'un à l'autre, pour nous pouvoir souffrir. Le

Le Duc de Misnie se retira en achevant ces paroles, qui furent un coup de foudre pour Matilde. Elle demeura dans un profond silence, & elle jettoit des regards funestes, qui n'avoient aucun objet déterminé. Sa mere la trouva dans le mortel accablement, où la fuite du Duc de Misnie l'avoit mise ; elle n'avoit ny la force de pleurer, ny celle de se plaindre, mais elle en avoit assez pour sentir tous les malheurs.

Matilde passa le jour sans donner presque aucune marque de vie, & sur le soir la Fièvre qui étoit un peu diminuée par la trêve que le départ d'Eleonor avoit donnée à ses inquietudes, augmenta si considerablement qu'on jugea qu'il étoit impossible qu'elle y résistat. Son imagination lui representoit sans cesse le Duc de Misnie present & irrité, elle l'accabloit d'injures ; elle lui demandoit pardon ; son Pere & sa Mere étoient à ses costez fondans en larmes, elle ne connoissoit ny l'un ny l'autre, & tout lui paroissoit le Duc de Misnie.

Après quatre jours la Fièvre la quitta, parce que son corps étoit entièrement affoibly. Elle conjura le Comte & la Comtesse de Tuscanelle, de ne point pleurer une mort qui étoit le seul remede d'une passion malheureuse, & de la pardonner au Duc de Misnie en sa faveur. Elle les pria encore de parler quelquefois d'elle avec lui, s'il se pouvoit, & de lui dire qu'avant que de mourir elle avoit cessé de le haïr. Ils ne lui répondoient que par des pleurs & par des cris. Enfin elle les obligea de la laisser seule, & elle mourut dès la nuit, avec moins de chagrin qu'elle n'avoit vécu.

Le Duc de Misnie étoit party précipitamment de Mouzon, pour fuir Matilde, & il retournoit en Allemagne, pour s'éloigner des lieux où étoit la Comtesse de Retelois. Il y apprit cette mort sans y être sensible ; il portoit dans le cœur une douleur dont rien ne le pouvoit distraire, & qui l'empescha même de sentir la ruine entiere de sa fortune, que le Comte de Tuscanelle causa.

La Comtesse de Retelois pleura autant son Amie, que si elle n'avoit pas été sa Rivale, & elle vécut avec le Comte comme une personne dont la vertu étoit parfaite, quoi qu'elle fût toujours malheureuse par la passion qu'elle avoit dans le cœur.

FIN.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Sapcal22
- Slzbg
- Alex Mtlr
- FreeCorp
- Psephos
- Nivopol
- Shev123
- Denis Gagne52
- M0tty
- Acélan
- Hsarrazin

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)